

nouvelle dont je fus servi à mon réveil. J'accourus promptement à l'endroit d'où partait le tumulte. Tout y était dans l'alarme et dans l'agitation. C'était l'ouvrage des ivrognes. Tout rentra bientôt dans l'ordre par la docilité de mes gens. Je les pris sans façon par la main l'un après l'autre. Je les conduisis sans résistance dans leur tente, où je leur ordonnai de reposer.

Le scandale paraissait apaisé, lorsqu'un Moraïgan, naturalisé Abnakis, et adopté par la Nation, renouvela la scène sur un ton un peu plus sérieux; après s'être pris de parole avec un Iroquois, son compagnon de débauches, ils en vinrent aux mains. Le premier, beaucoup plus vigoureux, après avoir terrassé son adversaire, faisait pleuvoir sur lui une grêle de coups, et qui plus est, lui déchirait les épaules à belles dents. Le combat était le plus échauffé lorsque je les atteignis: je ne pouvais emprunter d'autres secours que celui de mes bras pour séparer les combattans, les Sauvages se redoutant trop mutuellement pour s'ingérer jamais, à quelque prix que ce soit, dans les disputes des uns et des autres. Mais mes forces ne répondaient point à la grandeur de l'entreprise, et le victorieux était trop animé pour relâcher sitôt sa proie. Je fus tenté de laisser ces furieux se punir par leurs mains de leur excès; mais je craignais que la scène ne fût ensanglantée par la mort d'un des champions: je redoublai mes efforts; à force de secouer l'Abnakis, il sentit enfin qu'on le secouait; il tourne alors la tête: ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il me reconnut; il ne se mit pas néanmoins à la raison; il lui fallut quelques momens pour se remettre; après quoi il donna à l'Iroquois le champ